

Monsieur le président du Sénat,  
Monsieur le président du jury,  
Mesdames et Messieurs les sénateurs,  
Mesdames et Messieurs les membres du jury,  
Mesdames et Messieurs,

Permettez-moi d'exprimer l'émotion qui est la mienne au moment de recevoir le prix du Sénat du livre d'histoire 2012. Je voudrais vous témoigner ma profonde gratitude et vous remercier pour l'honneur que vous me faites. Je suis particulièrement ému à l'idée que, petit-fils de sans-papiers juifs polonais, je me tiens aujourd'hui dans l'un des hauts lieux de la République française. Mesdames et Messieurs les membres du jury, je ne vous connais pas personnellement, mais je vous connais par vos livres. Ils m'ont nourri, ils m'ont construit, ils ont fait l'historien que je suis devenu. Ma reconnaissance va aussi à mes éditeurs et à tous ceux qui, au Seuil, ont permis à mes livres d'exister.

Enfin, j'ai une grande dette à l'égard de ma famille. Ma famille est plutôt petite, mais, de cette tribune, quatre générations nous contemplant, puisque cet essai de biographie familiale est un livre de transmission qui relie mes grands-parents à mes filles. En guise de remerciement, je voudrais parler d'elle – ma famille – dans le langage des sciences sociales. Je voudrais en parler non en tant qu'elle aurait une destinée unique, remarquable, mais, comme dit Bourdieu dans son *Esquisse pour une auto-analyse*, en tant qu'elle est traversée, peut-être déterminée, par des forces sociales.

Je parlerai d'elle d'abord d'un point de vue sociologique. Mes grands-parents étaient, du côté maternel, tapissiers dans le faubourg Saint-Antoine et, du côté paternel, bourrelier et couturière dans une bourgade de Pologne. Je suis un enseignant-chercheur, et me voilà aujourd'hui honoré par un prix qui me comble de joie. Entre eux et moi, il y a donc eu, comme disent les sociologues, promotion sociale. Toutefois, le saut le plus déterminant, le plus difficile, ce n'est pas moi qui l'ai réussi : ce sont mes parents. Ma mère, fille de petits artisans, est devenue professeur agrégée de lettres classiques ; mon père, ingénieur, après une enfance dans les foyers juifs communistes. Sa réussite professionnelle peut se lire comme une forme de « résilience », pour employer un terme aujourd'hui un peu galvaudé. Dans ce mouvement, je suis un héritier, héritier de parents qui, eux, ne l'étaient certes pas.

Je voudrais aussi parler de ma famille en termes plus historiques, sous l'angle du processus d'intégration. Les parents de mon père sont nés en Pologne au début du XX<sup>e</sup> siècle. Responsables locaux du Parti communiste, illégal à l'époque, ils ont été condamnés à cinq ans de prison. À leur libération, ils ont émigré en France, sans visa, et se sont installés à Paris à la fin des années 1930. Quelques années plus tard, ils ont été arrêtés et déportés à Auschwitz, où ils ont été assassinés. Pour résumer, on peut dire qu'ils ont passé toute leur vie dans la clandestinité : en Pologne, en tant que

communistes ; en France, en tant qu'étrangers illégaux ; sous le régime de Vichy, en tant que Juifs. Trois clandestinités, trois absences au monde, jusqu'à la dernière : l'anéantissement dans le cadre d'un génocide.

Bien sûr, les parents de mon père étaient intégrés dans leur environnement immédiat : le Parti communiste polonais, le Yiddishland de Belleville. Mais l'intégration dans l'État-nation, la grande intégration, avec des papiers, un métier, un statut social, celle-là, non, ils ne l'ont pas réussie. La voulaient-ils au demeurant ? Ils rêvaient plutôt de la révolution prolétarienne, qui abolirait les frontières et transformerait tous les hommes en frères. Mais, l'eussent-ils voulue, il n'y avait pas de place pour eux en Europe. Si leur existence a été courte et tragique, c'est parce qu'ils ont été instrumentalisés par un totalitarisme et détruits par un autre, sous l'œil indifférent des démocraties.

Après la guerre, mes grands-parents maternels ont décousu leur étoile, mon père a été naturalisé. Ma famille a été aspirée, comme des millions d'autres familles juives, par le grand mouvement assimilationniste qui s'est exercé en Europe de l'Ouest au nom de la raison et de la modernité. Si l'on embrasse tout le siècle, on peut décrire la trajectoire de ma famille comme une marche « du ghetto à l'Occident »<sup>1</sup>. À notre petite échelle, l'intégration est un processus historique qui mène, depuis les geôles de Pilsudski, jusqu'à ces magnifiques salons de Boffrand où nous nous trouvons maintenant.

Mon ouvrage est une réflexion à la fois privée et publique sur le destin de ma famille, mais il constitue aussi un essai sur l'écriture de l'histoire. Trois problèmes de méthode me tiennent à cœur : l'emploi du « je » ; l'exigence de distance et de réflexivité ; les rapports entre histoire et mémoire.

Le premier enjeu, c'est l'emploi du « je » dans un livre d'histoire. La tradition herméneutique, de Dilthey à Ricœur, souligne l'importance de la subjectivité à toutes les étapes de l'opération historiographique : choix du sujet, croisement des archives, découpage chronologique, tempo du récit, etc. L'historien peut aussi pratiquer le « je » d'une manière plus consciente. De nombreux travaux prennent leur source dans un tropisme personnel : tel historien des campagnes, du PCF, de l'immigration, de la Shoah, est personnellement concerné, touché par son sujet d'étude. Depuis quelques décennies, l'exercice de l'« ego-histoire »<sup>2</sup> invite l'historien à réfléchir sur son propre parcours ou son origine sociale. Mais parler de sa famille en tant que chercheur, c'est franchir, je crois, un palier d'intimité supplémentaire.

Dans mon travail, le « je » a au moins deux fonctions : ma famille est au centre de l'étude ; mon enquête fait pleinement partie du récit, c'est-à-dire que je rends visible, public, ce que les sociologues et les anthropologues appellent leur « carnet d'enquête ». J'ai donc conçu ma narration comme une structure à double hélice : un historien raconte la vie de ses grands-parents et, en même

---

<sup>1</sup> Charlotte Roland, *Du ghetto à l'Occident. Deux générations yiddiches en France*, Paris, Minuit, 1962.

<sup>2</sup> Pierre Nora (dir.), *Essais d'ego-histoire*. Maurice Agulhon, Pierre Chaunu, Georges Duby, Raoul Girardet, Jacques Le Goff, Michelle Perrot, René Rémond, Paris, Gallimard, 1987.

temps, l'enquête grâce à laquelle il a pu reconstituer leur vie. Mettre en œuvre ce double « je » : oui, j'ai cru bon de « tenter l'expérience »<sup>3</sup>. J'ai refusé le « comme si » de la narration impersonnelle, du passé qui parle tout seul, qui sort tout armé de la cuisse de l'historien. Je rêve d'une histoire où le « je » serait la caution de la recherche la plus objective, et non son principe corrupteur. Mais à quelles conditions ? Car il est bien évident qu'un trop-plein de subjectivité tuerait la recherche en sciences sociales. J'en viens tout naturellement au deuxième enjeu : l'exigence de réflexivité.

N'importe quelle recherche, en histoire comme ailleurs, exige de la distance. En l'occurrence, je n'ai pas eu besoin de faire de grands efforts : la distance, c'est la mort qui me l'a imposée. Ma grand-mère est morte à l'âge de vingt-huit ans ; mon grand-père est mort à l'âge de trente-quatre ou trente-cinq ans. Puisque leur vie s'achève longtemps avant que la mienne ne commence, puisque mon père a été séparés d'eux à l'âge de trois ans à peine, Matès et Idesa Jablonka sont autant mes proches que de parfaits étrangers.

Mais il y a davantage : c'est un véritable fossé qui me sépare de mes grands-parents. Ils étaient petits artisans dans un *shtetl* ; je suis un historien français. Ils aspiraient de tout leur être à la révolution prolétarienne ; le mur de Berlin est tombé quand j'avais quinze ans. Ces admirateurs yiddishophones de la grande Union des soviets comprendraient-ils que j'aie parfois parler, en anglais, dans une université américaine ? Cette distance sociale, politique, linguistique, j'ai dû la surmonter. Cette déchirure, cette béance ouverte par la mort et le temps, j'ai dû la recoudre.

Au moment même où j'assume cette distance, je dois expliquer comment j'ai tenté de la réduire. J'ai obéi à ce que j'appellerais un impératif de transparence : l'« honnêteté scientifique », écrit Marrou, exige que l'historien nous fasse « assister à la genèse de son œuvre : pourquoi et comment il a choisi son sujet, ce qu'il y cherchait, ce qu'il y a trouvé », quel a été « son itinéraire intérieur ». En un mot, conclut Marrou, il est bon que l'historien se livre à « une introspection scrupuleuse »<sup>4</sup>. De mon travail d'historien, de mon enquête, de mes intuitions, de mes certitudes, hésitations, doutes, réussites, échecs, j'ai pris le parti de tout montrer. Cette transparence s'imposait, ne serait-ce que pour montrer que les archives auxquelles j'ai eu recours ne sont pas un acquis, une trouvaille dans le grenier d'une maison de campagne, mais le fruit d'un raisonnement. En tant qu'il est un combat contre le néant et l'oubli, le récit de la vie de mes grands-parents est inséparable des efforts par lesquels j'ai retrouvé leur trace dans une vingtaine de dépôts d'archives, en Pologne et en France, et auprès de nombreux témoins, qui ont accepté de me parler de leurs parents, de l'immigration ou de la guerre. Inviter le lecteur dans les coulisses, dans l'« atelier de l'histoire »<sup>5</sup>, est une façon de montrer que l'intelligence du passé n'est pas un résultat, mais plutôt un processus, une quête, voire un combat.

---

<sup>3</sup> « Tentons l'expérience », *Annales ESC*, vol. 44, n° 6, 1989, p. 1317-1323.

<sup>4</sup> Henri-Irénée Marrou, *De la connaissance historique*, Paris, Seuil, 1954, p. 240.

<sup>5</sup> François Furet, *L'Atelier de l'histoire*, Paris, Flammarion, 1982.

Le troisième enjeu, ce sont les rapports entre histoire et mémoire. Mon travail consiste en une biographie, même si elle est familiale, même si elle se situe aux limites du genre. Or la biographie est l'un des seuls exercices qui donne lieu à une histoire totale, pleinement sociologique, à la fois individuelle et collective, microhistorique et globale, transversale et transnationale. C'est là que la biographie se révèle passionnante pour l'historien du social que je suis. Est-il possible de suivre pas à pas, année après année, jusqu'à la mort, ces enfants, femmes et hommes anonymes qui composent l'essentiel de l'humanité ? En ce sens, faire la biographie d'un inconnu est à la fois une tentation et un suprême défi. Alain Corbin l'a relevé avec le sabotier Pinagot<sup>6</sup>. Dans un autre contexte, Götz Aly a tenté l'exercice avec la petite Marion Samuel, assassinée dans une chambre à gaz à l'âge de douze ans<sup>7</sup>.

Mais se pencher sur la cendre des disparus est indissociablement un travail d'histoire et une œuvre de mémoire. J'ai voulu écrire une microhistoire de la Shoah dans laquelle les protagonistes seraient des vivants, avec leurs révoltes et leurs échecs, avec leurs occupations et leur normalité, et non des êtres-pour-la-mort. En retraçant le parcours de mes grands-parents, j'ai tenté de les rendre au foisonnement de leur vie, à la profusion de leur liberté. Michelet croyait à la « résurrection de la vie intégrale »<sup>8</sup> et Isaac Bashevis Singer affirmait qu'« un jour des millions de cadavres parlant yiddish se lèveront de leurs tombes »<sup>9</sup>. Ce portrait de l'historien en nécromant ne me satisfait guère. Comme chacun sait, les morts ne se relèvent pas. Livre de mémoire et de transmission, biographie de deux jeunes gens, mon livre est un hymne à la vie, mais il est aussi évidemment un tombeau, une stèle de papier, le cénotaphe que l'historien bâtit pour les « absents de la maison », comme dit Michel de Certeau<sup>10</sup>.

J'ai recherché la manière la plus vraie de parler du génocide, entre histoire et littérature, en adoptant une éthique qui puiserait à la fois à un impératif d'exactitude, à une revendication d'« écrire juste » et à un sentiment d'être en dette. C'est ainsi que j'ai tenté de dépasser ce que je crois être de fausses oppositions : la science altérée par le récit, la grande histoire dominant la petite, la mémoire contre l'histoire.

Vous le comprenez, Mesdames et Messieurs, je ne suis pas venu à l'histoire par une révélation soudaine, par un goût peu à peu construit. Elle est venue à moi, elle est venue à nous, elle nous a roulés dans son ressac comme des galets. Peut-on être attaché au pays qui a envoyé sa famille à la mort ? Que s'est-il passé entre l'incarcération de mon grand-père à la Santé, en 1939, pour défaut de papiers, et ma carrière d'historien français ? De quelle alchimie sociale suis-je le produit ? Mes

---

<sup>6</sup> Alain Corbin, *Le Monde retrouvé de Louis-François Pinagot. Sur les traces d'un inconnu, 1798-1876*, Paris, Flammarion, 1998.

<sup>7</sup> Götz Aly, *Im Tunnel. Das kurze Leben der Marion Samuel, 1931-1943*, Francfort, Fischer Taschenbuch Verl., 2004.

<sup>8</sup> Jules Michelet, « Préface » (1869), *Histoire de France*, Paris, Armand Colin, 1962.

<sup>9</sup> Isaac Bashevis Singer, Discours de réception du prix Nobel de littérature, 1978.

<sup>10</sup> Michel de Certeau, *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire », 1975, p. 138-142.

livres sont la réponse publique, socialement utilisable, que je donne à ces questions – tant il est vrai que l'étude de l'histoire est, selon les mots de Paul Ricœur, une « riposte » à notre condition historique<sup>11</sup>.

Les liens qui m'attachent au passé – petits-fils de déportés, fils d'orphelin, chercheur français – composent une tresse qui court à travers toute ma recherche. Elle relie mes travaux sur l'enfance et l'abandon, sur la délinquance et l'intégration des jeunes, sur l'État et le modèle républicain. J'ai de l'amitié pour les enfants ballottés, déracinés, rejetés, blessés, parce qu'ils ressemblent à mon père et qu'ils me renvoient, ironiquement, la double image du petit garçon dévoré d'angoisse que je fus et de l'enfant chéri qui n'a jamais manqué de rien. « Au commencement était la mort, au commencement était l'oubli. Contre cet oubli, tout mon être se révolte », écrit Chaunu<sup>12</sup>. Moi-même, je suis le petit-fils de deux « indésirables » qui parcourt la forêt de bouleaux de Birkenau en se promettant de ne pas oublier. Cet héritage, cette situation quelque peu instable, ont influencé ma manière de faire de l'histoire. De même qu'on peut être à la fois français et juif, de même qu'on peut regarder le passé en historien, en petit-fils, en citoyen, de même on peut à la fois dépouiller des kilomètres d'archives, travailler obsessionnellement à établir des faits et s'autoriser à infléchir les règles de la méthode.

Je vous remercie pour votre attention.

---

<sup>11</sup> Paul Ricœur, *Histoire et vérité*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1955, p. 32.

<sup>12</sup> Pierre Chaunu, « Le fils de la morte », in Pierre Nora (dir.), *Essais d'ego-histoire...*, op. cit., p. 61 sq.